



ROMAN | SATIRE

LE CLOU

ROMAN
ZHANG YUERAN

En Chine, les retrouvailles de deux amis d'enfance. Et les zones d'ombre du passé qui resurgissent.

TTT

Dans *Le Clou*, son premier roman traduit en français, la jeune écrivaine chinoise Zhang Yueran construit, à huis clos, un dialogue entre deux anciens amis d'enfance qui se retrouvent vingt ans plus tard. Lia Jiaqi, rédactrice de mode, arrive de Pékin au chevet de son grand-père mourant. Cheng Gong, lui, n'a pas bougé de cette ville de province où il vit toujours, dans le même appartement. Durant une nuit de tempête, tous deux évoquent leurs souvenirs. Ainsi du refuge secret qu'ils avaient trouvé dans la chambre d'hôpital du grand-père de Cheng Gong. Ancien directeur adjoint de l'hôpital, cet homme-légume, paralysé, survivait sous assistance respiratoire. Les suites d'une séance d'autocritique durant la Révolution culturelle.

Maîtrisant l'art du suspense, Zhang Yueran distille savamment les pièces d'un puzzle épars. Celui des zones d'ombre du passé. Qu'est-il arrivé exactement au grand-père de Cheng Gong? Quel rôle celui de Lia Jiaqi, un chirurgien de renom, a-t-il joué dans ce drame? Pourquoi le père de la fillette a-t-il fui vers Pékin alors qu'il était un universitaire et un poète en vue? Zhang Yueran est née, comme ses héros, dans les années 1980, époque du basculement de la Chine. Celle où il était bon de quitter l'université pour

se lancer dans les affaires et suivre l'injonction du président Deng Xiaoping : « Enrichissez-vous ! » On enterrait alors le souvenir des atrocités de la Révolution culturelle, le silence constituant la meilleure défense contre la délation. L'autrice évoque avec une étonnante tendresse cette période pourtant si dure. Une tendresse empruntée, sans

doute, au regard que portent les enfants sur cette réalité. Jeux innocents et fantômes, décrits si justement, deviennent, face aux non-dits de parents écrasés par le poids d'une histoire trop lourde, un ultime ressort.

— **Christine Chaumeau**

| Traduit du chinois par Dominique Magny-Roux, éd. Zulma, 592 p., 24,50 €.



Comme les héros de ce puzzle à suspense, Zhang Yueran est née dans les années 1980, quand Deng Xiaoping exhortait les Chinois à s'enrichir.

Rencontre

Avec l'auteure Shih-Li Kow, la Malaisie, “c’est comme dans le Loir-et-Cher”

Réservé aux abonnés Propos recueillis par Christine Chaumeau
Publié le 08/09/2019.



La fable fantasque imaginée par Shih-Li Kow se déroule dans une petite ville fictive de Malaisie. Elle y dépeint avec tendresse et humour un quotidien tranquille et un brin surnaturel. Un joli succès d'édition, à consommer sans modération.

On rencontre Shih-Li Kow à Paris alors qu'elle part en tournée en France, invitée par quelques librairies. Encore étonnée, dit-elle, par l'accueil reçu ici pour son premier roman, *La Somme de nos folies*. Plus de quinze mille exemplaires vendus depuis sa parution dix mois plus tôt, et le Prix du premier roman étranger. Un beau succès pour son éditrice, Laure Leroy, des éditions Zulma, qui réussit ainsi un tour de force : intéresser les lecteurs à une fable fantasque qui se déroule dans une petite ville imaginaire de Malaisie. « *Il a fallu convaincre, car la Malaisie semble loin et inconnue. Mais, une fois accrochés, les lecteurs ont été séduits. L'un d'eux m'a dit "mais c'est comme chez moi, dans le Loir-et-Cher !"* »

À Lubok Sayong, on vit au rythme des rumeurs et des ragots. Située dans une cuvette entre deux rivières, la bourgade est vouée aux inondations. Rares sont les touristes qui s'aventurent dans ce coin éloigné des axes majeurs, sans attraction touristique si ce n'est un lac où, selon la légende, un monstre serait tapi. Shih-Li Kow dépeint avec tendresse un quotidien tranquille, un brin ennuyeux, dans lequel, partant de petits riens, naissent des mythes qui enflent

au fil des conversations entre habitants. « *Je vis à Kuala Lumpur, la plus grande ville de Malaisie. Mais j'aime l'ambiance des petites villes. La vie y a une saveur particulière. On se connaît tous, c'est un creuset d'histoires. Ce mode de vie tend à disparaître face à la modernisation rapide, l'extension des réseaux sociaux. Et ce qui s'y passe ne sera bientôt plus qu'un souvenir.* »

Des petits événements distillés avec drôlerie

À Lubok Sayong, on voit des œufs tenir en équilibre le jour d'une éclipse, une nuée d'insectes assaillir une ministre en visite, et le choix du cercueil d'un défunt peut se révéler fatal. Autant de petits événements distillés avec drôlerie par Shih-Li Kow et racontés alternativement par deux narrateurs. D'un côté, Auyong, un homme d'origine chinoise, à la retraite. De l'autre, Mary Anne, une orpheline, obligée de s'accommoder de la mauvaise humeur de Beevi, une veuve devenue, par accident, sa tutrice. « *J'ai tout d'abord imaginé Auyong. Cet homme mûr, expérimenté, s'est retiré par choix dans la ville de Lubok Sayong, après une carrière à Kuala Lumpur. Il a ainsi le recul sur les deux modes de vie. Mais je voulais aussi une voix plus jeune, plus optimiste, un regard plus enthousiaste, et c'est ainsi qu'est apparu le personnage de Mary Anne.* » Cette dernière tente de dénicher les secrets que renferme la drôle de maison de Beevi, à l'intérieur de laquelle son défunt mari, un musulman polygame, avait construit une aile pour chacune de ses femmes.

À l'instar des deux narrateurs, Shih-Li Kow préfère le rôle d'observateur. « *Je suis rarement au centre de la discussion. Je me tiens plutôt en retrait.* » Chimiste de formation, elle dirige aujourd'hui un centre commercial et se décrit comme une romancière par accident. L'écriture est devenue un passe-temps, une manière de se délasser. « *À l'époque où j'écrivais, c'était pour moi le moyen d'échapper à la lourdeur de l'atmosphère politique dans mon pays. Nous aspirions au changement après plus de soixante ans d'un régime politique monolithique. Il était nécessaire de regarder la vie avec une certaine légèreté, sinon c'était trop triste.* » Elle s'est inspirée des journaux ou d'histoires familiales pour imaginer les anecdotes fantasques et insolites qui émaillent le roman. « *La presse était tellement sous contrôle que, pour remplir les pages, les journalistes racontaient des choses anecdotiques, insolites mais vraies.* »

Absurdités, incohérences et surnaturel

Shih-Li Kow s'amuse en racontant. Elle joue de l'absurde des situations, des incohérences des individus et de la manière dont les politiques manipulent les électeurs, lassés par un régime immuable depuis l'indépendance de la Malaisie, en 1957.

Pour ajouter du sel à la morosité, au fil des pages, les événements surnaturels se succèdent également. Un monstre, un fantôme apparaissent. Rien d'anormal pour Shih-Li Kow. « *Le monde invisible est très présent dans notre quotidien.* » Ainsi, les employés du centre commercial où elle travaille évitent-ils les toilettes du cinquième étage. Tout le monde dit qu'elles sont « *habitées* », alors pas question de s'y rendre. « *Dans notre conception du monde, on doit compter avec ces forces invisibles. Elles peuvent être utiles. Même les plus éduqués font appel à des shamans ou à des guérisseurs. Et surtout, entre nous, on en rit et on prend un plaisir fou à transmettre ces histoires.* » Et nous, à découvrir celles écrites d'une plume tendre et malicieuse par Shih-Li Kow.

La Somme de nos folies, de Shih-Li Kow, traduit de l'anglais (Malaisie) par Frédéric Grellier, éd. Zulma, 384 p., 21,50 €.



MAIS LEURS YEUX DARDAIENT SUR DIEU

ROMAN

ZORA NEALE HURSTON



« Elle savait maintenant que le mariage ne faisait pas l'amour. Ainsi mourut le premier rêve de Janie, ainsi devint-elle femme. » Mariée avec Logan, un fermier plus âgé qu'elle, Janie s'ennuie. Sa grand-mère lui a imposé cette union, persuadée d'assurer ainsi un avenir stable à sa petite-fille, qu'elle a élevée tout en travaillant comme gouvernante pour une famille de Blancs en Floride. Le mari de Janie voit en elle une jeune fille capricieuse, rétive au rôle de femme d'intérieur. Impatiente d'échapper à un avenir tout tracé, Janie se laisse alors charmer par « un citadinisé, un homme d'élégance. [...] Rien que la chemise et les tours-de-bras de soie suffisaient à éblouir le monde ». Cet ambitieux devient maire d'Eatonville, en Floride, la première ville entièrement habitée par des Afro-Américains, et use de la beauté, de la jeunesse et de l'intelligence de Janie comme d'un trophée. Bientôt Janie se sent à l'étroit dans ce rôle imposé de femme de notable...

Au fil du récit, raconté par Janie dans un long flash-back, se dessine l'épopée d'une descendante d'esclaves, dans le sud des Etats-Unis du début du XX^e siècle. Née en Alabama, Zora Neale Hurston (1891-1960) fut une pionnière de la littérature féministe afro-américaine. Dans son roman, elle égratigne sa communauté, audace qui lui fut reprochée lors de la publication du texte, en 1937, alors que la ségrégation sévissait toujours en Floride. Dans cette très belle nouvelle traduction, on s'habitue peu à peu aux dialogues en argot avant de se laisser gagner par le rythme et la poésie de cette ode à l'amour, à la liberté de choisir son destin.

– Christine Chaumeau

| *Their eyes were watching God*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sika Fakambi, éd. Zulma, 320 p., 22,50€.



UNE EMPREINTE SUR LA TERRE

ROMAN

PRAMOEDYA ANANTA TOER

Ce troisième opus de la tétralogie indonésienne dépeint avec finesse l'éveil d'une conscience politique.

TT

Poursuivant la publication de la tétralogie *Buru Quartet* – ample fresque historique et politique dépeignant l'histoire des Indes néerlandaises au tournant des XIX^e et XX^e siècles et qui constitue le chef-d'œuvre du romancier indonésien Pramoedya Ananta Toer (1925-2006) –, les éditions Zulma en proposent à présent le troisième épisode, *Une empreinte sur la terre* 1. Où l'on retrouve le personnage central et narrateur des deux précédents opus, le jeune Minke, devenu journaliste et qui, après un passage par les campagnes qui l'a éclairé sur la vie des paysans, arrive à la Stovia, l'école de médecine de Betawi, seul établissement supérieur ouvert aux indigènes. Minke se sent désormais investi d'une nouvelle mission : apprendre la science pour soigner son peuple. La notoriété qu'il a acquise avec ses articles en fait un élève à part. Il est invité par le Résident général, représentant de la reine des Pays-Bas dans la colonie, on le consulte – le pouvoir colonial aime savoir à ses côtés cet indigène éduqué, brillant et influent. Très vite, pourtant, Minke se sent à l'étroit. Pour que s'accomplisse son destin, ne se doit-il pas de laisser une empreinte sur la terre de ses ancêtres ?

Détaillant le fin mécanisme de la prise de conscience politique et de l'engagement, Toer conduit ici son héros sur le chemin du combat contre la puissance coloniale et nous fait assister à l'affirmation des convictions d'un futur leader. On est certes dans les Indes

néerlandaises du début du XX^e siècle, mais les affres et les questionnements de Minke sont universels. Autour de lui, Toer anime une foisonnante galerie de seconds rôles qui tous participent, par petites touches, au modelage de Minke. Les femmes tiennent, auprès de lui, une place particulière, notamment Mei, son épouse fugace, qui l'éblouit par son engagement auprès des révolutionnaires chinois. On lira, à l'automne, l'épilogue de ses aventures dans *La Maison de verre*.

– **Christine Chaumeau**

1 *Le Monde des hommes* et *Enfant de toutes les nations* sont parus en 2017.

Traduit de l'indonésien par Dominique Vitalyos, éd. Zulma, 661 p., 24,50 €.



LE MONDE DES HOMMES

BURU QUARTET. I
FRESQUE
PRAMOEDYA ANANTA TOER

Le premier volet d'une tétralogie passionnante sur l'Indonésie du XIX^e siècle. Entre roman d'apprentissage et quête identitaire.

IT

Chef-d'œuvre de la littérature mondiale, *Buru Quartet*, la fresque historique en quatre tomes de l'Indonésien Pramoedya Ananta Toer (1925-2006), dépeint les Indes néerlandaises à la fin du XIX^e siècle. Cette saga est doublement romanesque : à la fois par le destin tumultueux du personnage principal, Minke, et par les conditions singulières dans lesquelles elle a été composée. Détenu entre 1965 et 1979 pour allégeance au communisme, c'est en prison que Pramoedya Ananta Toer l'imagine, la racontant à ses codétenus du pénitencier de l'île de Buru, à Java. Quand il obtient du papier, il fixe le texte. Mais le *Buru Quartet* restera interdit en Indonésie jusqu'à la fin du régime du dictateur Suharto, en 1998. Premier tome de la tétralogie, *Le Monde*

des hommes s'ouvre sur une note du narrateur, Minke. Dissimulant son vrai nom, il adopte ce sobriquet, contraction du mot *monkey*, « singe » en anglais, qu'un de ses professeurs lui avait lancé. Minke, l'indigène, achève ses études dans la très élitiste HBS, un établissement réservé aux Européens et aux enfants métis. Il se passionne pour les enseignements de ses professeurs venus des Pays-Bas. Au point d'en oublier son identité indonésienne. Un reproche récurrent que lui font ses proches. Minke devient journaliste. Ses articles séduisent les lecteurs mais, écrits en néerlandais, ils sont inaccessibles à ses compatriotes. Doit-il écrire en malais ? Ou être fidèle à la langue des dominants ? Tout ensemble arrogant et naïf, écartelé surtout entre son respect pour les savoirs venus d'Occi-

dent et le joug imposé à son peuple par ceux-là mêmes qui portent haut les idéaux de la dignité humaine, Minke découvre la complexité et les chausse-trapes du monde des hommes. Au fil du roman, il prend de l'étoffe, tel un héros amené à accomplir des prouesses, aiguillonné notamment par un peintre français, et par Ontosoroh, concubine d'un colon et mère de la jeune fille dont Minke est éperdument amoureux...

L'influence des romanciers français du XIX^e siècle et le legs idéologique de la Révolution française imprègnent le texte de Pramoedya qui, fervent contempteur du colonialisme, dénonce les compromissions de l'élite indonésienne. En véritable maître du suspense, l'écrivain achève le premier opus à un tournant du drame.

Le deuxième volume, *Enfant de toutes les nations*, vient de sortir. On se précipite... – **Christine Chaumeau**

1 Ce premier volet a été traduit par Michele Albaret-Maatsch en 2001 chez Rivages.

2 Traduit de l'indonésien par Dominique Vitalyos, d'après la traduction initiale de Michèle Albaret-Maatsch, éd Zulma, 500 p, 24,50€ Les tomes 3 et 4 paraîtront lors du second semestre 2018